

Ni Dieu ni maître
Carlos d'Olivier Assayas

Jean-Philippe Gravel

Volume 28, Number 4, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2010). Review of [Ni Dieu ni maître / *Carlos d'Olivier Assayas*]. *Ciné-Bulles*, 28(4), 14–17.



Ni Dieu ni maître

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Avec ses localisations qui découpent une tranche de trois continents sur le globe, ses actrices belles à se jeter par terre, son héros charismatique et dangereux, son montage haletant même en cinq heures trente de film, ses attentats, ses conspirateurs, sa violence explosive, sa bande sonore électrisante et ses morceaux de bravoure, le **Carlos** d'Olivier Assayas se présente autant comme une fiction politique documentée que comme un formidable film de genre. À vrai dire, on ne s'attendait pas à un pareil exploit de la part de l'auteur des **Destinées sentimentales**.

Et pourtant, il l'a fait. Et semble avoir trouvé, avec ce **Carlos** plus grand que nature, matière à se dépasser. Non seulement **Carlos** offre-t-il ce que son cinéma comportait de meilleur (l'énergie rock, le sens du glamour et de la durée, le maniement adroit d'une vaste équipe d'interprètes), mais il ajoute aussi quelques cartes à son jeu, dont un art du suspense qu'on lui connaissait peu. Oubliant les protestations chagrines qu'inspira l'affaire de sa projection cannoise: ce projet hors norme (tour à tour biopic, film d'auteur et film-enquête), et en cela fidèle aux dimensions de son personnage, est peut-être le meilleur film de cinéma qu'Assayas ne fera jamais.

Genèse d'un « film de cinéma impossible »

Quoique certains la connaissent, l'histoire de ce projet est de celles qui valent d'être racontées. C'est le producteur de Film en Stock, Daniel Leconte, qui en eut l'étincelle initiale en découvrant **Syriana** (2005), un *thriller* géopolitique sur l'exploitation du pétrole au Moyen-Orient. Déplorant que le cinéma français manque de sujets qui rivalisent en envergure avec le film de Stephen Gagan, cet ancien journaliste fomenta de raconter la traque et l'arrestation par les autorités françaises du plus redoutable terroriste à avoir marqué la mémoire des « années de plomb » : Ilich Ramirez Sanchez, alias Carlos, alias « le Chacal ». Partant d'un bref synopsis, le scénariste Dan Franck s'attaque à une première version avec le journaliste Stephen Smith, qui connaît bien l'affaire pour l'avoir couverte au moment des événements, et Canal + donne son aval au projet. Mais le thème initial, supporté par un abondant matériau de recherche, se met bientôt à embrasser 20 ans de terrorisme international sur fond de coups géopolitiques fumeux...

Lorsque Radu Mihaileanu, d'abord envisagé pour réaliser le film, décide de jeter l'éponge, Assayas prend le train en marche. Il milite pour la structure en trois épisodes, pour un tournage en *scope* dans les décors de l'action, pour des acteurs qui ont la même nationalité que leurs rôles et qui s'expriment dans leur langue. Chaque fois, il s'attend d'être débourré par les financiers de la télé, mais c'est le contraire qui se produit. Les producteurs dégagent une somme de 15 millions d'euros pour un tournage d'environ 90 jours. On résout le casse-tête des lieux de tournage, on trouve enfin l'élément-clé sur lequel reposera l'édifice, et il est solide. Édgar Ramirez, Vénézuélien dans la jeune trentaine, polyglotte et formé aux Études internationales, tient ici son premier grand rôle, et ce ne sera sans doute pas le dernier.

Dans un dossier dithyrambique sur le film, *L'Express*¹ rapporte quelques incidents de tournage colorés : démission d'acteurs soudanais à la dernière minute, rapports tendus avec les autorités et les habitants, arrestation de Ramirez à un *check point* libanais parce qu'il n'a pas ses papiers... Pendant ce temps, le véritable Carlos, en détention criminelle, revendique en justice un droit de regard sur le scénario du film, en vain; il n'accusera pas moins celui-ci de falsifier les faits tandis que son avocate

accuse Assayas de miner la présomption d'innocence de son client (et époux) sur les procès en instance. Survient l'espoir, inattendu, de voir l'intégrale de **Carlos** figurer en compétition à Cannes. Mais l'annonce suscite une levée de boucliers chez certaines gens du milieu (Gilles Jacob en tête) qui résistent à l'idée de voir un « téléfilm » caviarder la sélection officielle de la Croisette. Le film y fera quand même l'objet d'une projection-fleuve hors compétition, créant une rumeur enthousiaste et méritée.

Le film

Au-delà du débat qui en fait tantôt une simple série télé, tantôt le meilleur film français de l'année, **Carlos** participe d'un décloisonnement des formats qui n'est pas sans précédent. Du diptyque de Soderbergh sur Ernesto « Che » Guevara à celui de

Bien que Carlos soit presque de tous les plans du film, Assayas n'épouse pas pour autant son point de vue — même s'il s'en rapproche par moments. Son point de vue se pose « sur » Carlos, sur l'énigme qu'il représente et déplie soigneusement comme un portrait en rang d'oignons.

Jean-François Richet sur Mesrine², des ouvertures ont été pratiquées en faveur des bouchées doubles (ou triples) que nécessite la saisie d'un destin dans la trame compliquée de l'Histoire. Et **Carlos** est un cas d'exemple. Après tout, la carrière terroriste d'Ilich Ramirez Sanchez a navigué sur les courants contraires de plus de 20 ans de géopolitique mondiale et de militantisme de gauche. Le conflit israélo-palestinien, les tractations de la guerre froide, les combats de la « bande à Baader », l'antifranquiste, les changements constants d'allégeance de la gauche militante et le mercenariat pur et simple se trouvèrent tous sur son chemin sans que Carlos passe pour le symbole d'aucun d'eux.

Aussi la lecture de l'« énigme Carlos » que présente Assayas est-elle loin de faire d'Ilich Ramirez Sanchez un emblème idéal et intègre de la résistance armée, comme l'a fait Soderbergh

1. Voir notamment Sandra Benedetti, « Le Récit épique du tournage de **Carlos** », *L'Express*, 19 mai 2010, dont s'inspire le paragraphe précédent. [http://www.lexpress.fr/culture/cinema/le-recit-epique-du-tournage-de-carlos_892642.html] (page consultée le 8 août 2010).

2. On compte aussi la passionnante chronique italienne de Marco Tullio Giordana, *Nos meilleures années*, une dramatique télé de plus de six heures qui s'est taillée une honorable carrière en salle au Québec en 2003.



avec Ernesto « Che » Guevara. C'est plutôt l'histoire, paradoxale en diable, d'un homme qui perd ses idéaux à mesure qu'il devient une vedette du terrorisme. Des trois volets du film, seul le premier — dans la première heure, qui précède son ascension à la gloire médiatique — le présente comme un militant de conviction, au service de ses idéaux, bien qu'il rêve déjà de « gloire révolutionnaire » et se laisse emporter par la mégalomanie et une attirance érotique pour les armes.

Bien que Carlos soit presque de tous les plans du film, Assayas n'épouse pas pour autant son point de vue — même s'il s'en rapproche par moments. Son point de vue se pose « sur » Carlos, sur l'énigme qu'il représente et déplie soigneusement comme un portrait en rang d'oignons. Loin d'une interprétation à clés de son caractère, on sent, à chaque couche qui s'ajoute, surgir un nouveau point d'interrogation. Il y a les faits (la fusillade de la rue Toullier, la prise d'otages de l'OPEP, la traque finale et une pléthore d'attentats spectaculaires) contre le poids desquels se dresse l'énigme, persistante, de Carlos et de son insubordination : une insubordination qui le coupe finalement de ses réseaux familiaux, voire de toute autorité,

fut-elle de droite ou de gauche. Un personnage paradoxal que son destin fait devenir la figure publique d'une résistance qui se veut clandestine et que son goût pour la gloriole finit par aliéner de tout mouvement politique; un résistant de la gauche internationale qui, pourtant, se convertira au mercenariat, « privatisant » ses services de poseur de bombes à qui saura les payer.

Un étrange arrière-goût d'absurde

Trois chapitres, donc, pour cerner comment le petit apparatchik de l'ombre se transforma en vedette médiatique et terroriste le plus recherché du globe, avant de devenir une figure indésirable, anachronique et traquée, après le démantèlement du bloc de l'Est et la chute du mur de Berlin. Trois chapitres qui s'emboîtent et qu'Assayas fait reposer sur des pivots narratifs marquant chacun un tournant de son destin. C'est d'abord, dans la première partie, le triple assassinat de la rue Toullier, alors que Carlos ouvre le feu sur trois inspecteurs désarmés de la DST (Direction de la surveillance du territoire) et un informateur libanais venus l'interroger au cours d'une soirée entre

amis. À nos yeux comme à ceux de l'Histoire, ce moment marque la métamorphose du petit terroriste en légende vivante, quoique traqué, passant au rang des assassins — et des vedettes médiatiques. Il est aussi la preuve par quatre — magistralement mise en scène — de la nature d'électron libre de Carlos, qui prouve une première fois comment, en situation de crise, il obéit plus à son instinct qu'à la prudence ou à la conviction.

Le second épisode est tout autant la pièce maîtresse du second volet que du cycle en entier. Il s'agit bien sûr de la prise d'otages de l'OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole), au cours de laquelle Carlos organise, en décembre 1975, la séquestration des 11 ministres de l'OPEP à Vienne. À lui seul, l'épisode, haletant et capital dans le portrait de l'homme en situation, occupe une heure entière de film. Au terme des négociations et des échanges complexes qu'Assayas reconstitue de main de maître, les terroristes obtiennent rançon, mais Carlos contrevient à sa mission en refusant d'assassiner les ministres arabe et iranien de la délégation qu'il libère. Allant ainsi à l'encontre des desseins du Front populaire de libération de la Palestine (FPLP) qui a financé le coup, Carlos s'aliène le support du groupe et entame une carrière de mercenaire, fondant son propre empire de terrorisme *free-lance*.

On aura compris que la grande adresse du scénario d'Assayas et de Franck est d'entourer les épisodes qui forgèrent la légende (et orchestrèrent la chute) de Carlos d'un halo de malentendu qui procède quasiment de l'absurde. Explorant les coulisses d'événements qui défrayèrent la chronique en leur temps, le film permet de découvrir combien la réputation de Carlos en figure emblématique de la révolte armée s'est construite dans des moments d'insoumission qui l'ont trouvé seul aux commandes et desservant une cause qui n'est peut-être que celle de sa propre gloire. L'ironie ici est double, car elle fait de Carlos non pas l'emblème d'un idéal, mais la figure symptomatique d'une cavale idéologique de plus en plus embrouillée qui fut celle des « années de plomb ». Qui plus est, le monde clandestin de la lutte armée et celui de la Loi finissent étrangement par s'assimiler l'un l'autre, comme si les structures révolutionnaires arboraient l'exact miroir des structures d'oppression qu'elles combattent. La même obéissance aveugle y est exigée par des supérieurs peu enclins à dévoiler leurs intentions. La même in-

flexibilité retorse vient s'opposer à l'épreuve des faits et leurs imprévus. Et la guérilla s'expose, ultimement, à la même tentation, soit se « privatiser » pour devenir une affaire lucrative au

service d'intérêts douteux, sans plus répondre à d'autres couleurs que celles de l'argent.

Exemplaire, le destin de Carlos? Certainement pas à la manière du « Che » de Soderbergh ou du Mesrine de Richet, ces personnages qui auront suivi leur nature — bonne ou mauvaise — jusqu'au bout. À ce triptyque informel de biopics récents sur des grandes figures criminelles ou militantes, **Carlos** serait plutôt le chaînon manquant et emblématique qui explorerait la zone grise et moralement floue par laquelle un militant mythique peut devenir un bandit, et un soi-disant serviteur de la cause du Peuple une vedette narcissique, mégalomane et violente. Lorsque l'histoire se clôt sur l'extradition d'un Carlos kidnappé par les forces françaises (alors qu'il est écroué par une maladie douloureuse des testicules), il y a longtemps que la gloire de l'anarchiste explosif est la relique d'une Histoire révolue. Le Bloc de l'Est est démonté, les ex-gauchistes ont quitté leurs planques et publient leurs mémoires, Carlos pourrit en prison et l'Histoire change de paradigme. Une ère nouvelle est commencée et Ben Laden est son prophète. ▀



Olivier Assayas sur le tournage de **Carlos**

La version analysée ici est celle de 330 minutes présentée au Festival de Cannes et sur Canal +. Le distributeur québécois du film prévoit sortir en salle, le 15 octobre 2010, la version écourtée de 140 minutes qui a été diffusée dans les cinémas français. Il n'est cependant pas exclu que la version longue soit à l'affiche d'un événement.



France-Allemagne / 2010 / 330 min

RÉAL. Olivier Assayas **SCÉN.** Dan Franck et Olivier Assayas **IMAGE** Denis Lenoir et Yorick Le Saux **SON** Nicolas Cantin, Olivier Goinard et Nicolas Moreau **MONT.** Luc Barnier et Marion Monnier **PROD.** Daniel Leconte, Jens Meurer et Judy Tossell **INT.** Édgar Ramirez, Alexander Scheer, Alejandro Arroyo, Ahmad Kaabour, Juana Acosta, Nora Von Waldstätten **DIST.** Métropole Films